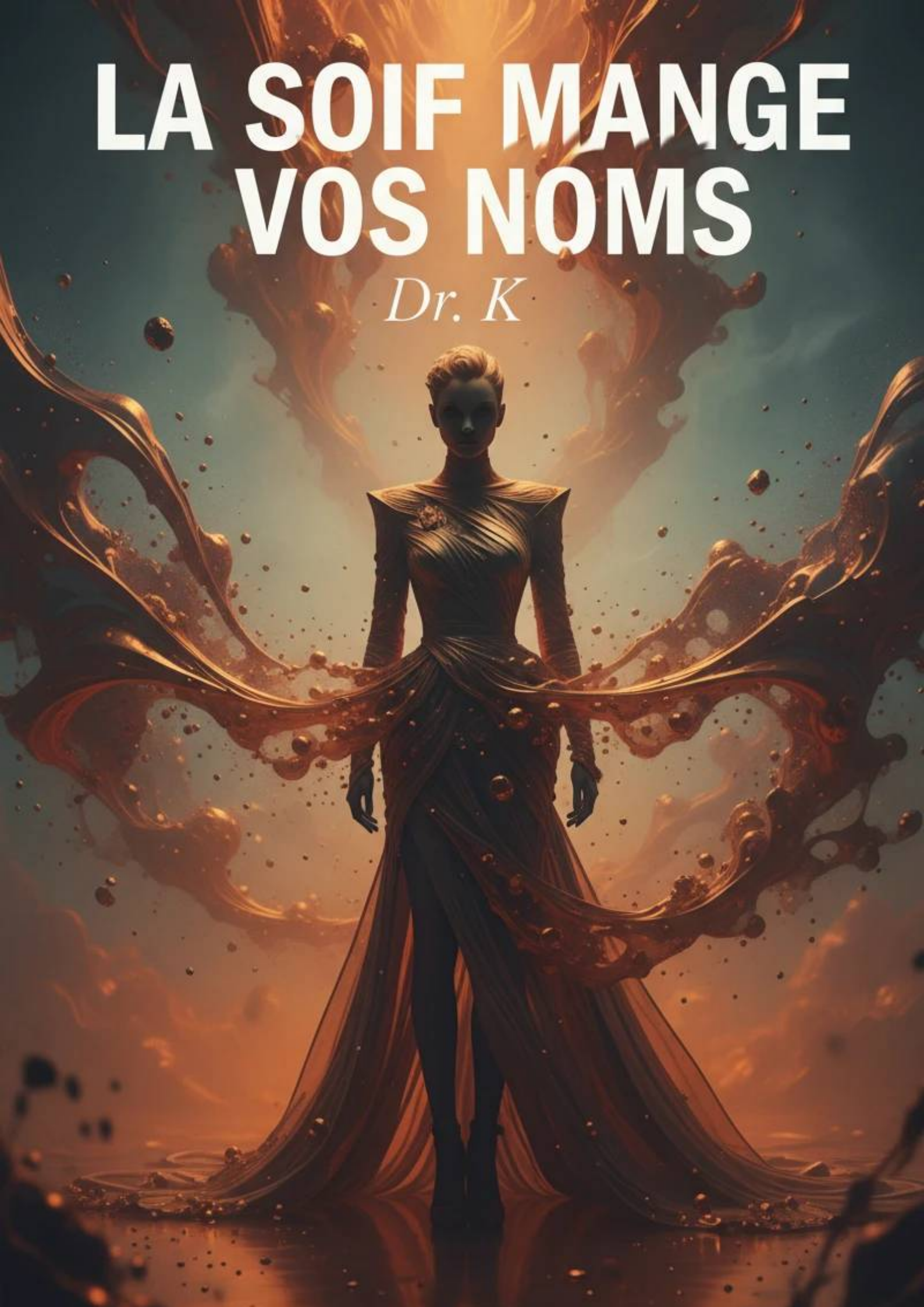


LA SOIF MANGE VOS NOMS

Dr. K



La Soif Mange Vos Noms

Par Dr. K.

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le Retour des Cendres	4
Chapitre 2 : L'Héritage de l'Oubli	9
Chapitre 3 : Les Cicatrices du Verbe	15
Chapitre 4 : Le Festin de Statique	21
Chapitre 5 : La Fièvre du Cuivre	26
Chapitre 6 : Le Cri de l'Eau Lourde	31
Chapitre 7 : L'Algorithme de Sang	36
Chapitre 8 : L'Heure de l'Évaporation	41
Chapitre 9 : L'Incendie des Noms	46
Chapitre 10 : La Pluie de Mémoire	50

Chapitre 1

Le Retour des Cendres

L'air n'était plus un gaz, mais un fluide visqueux, une soupe de molécules saturées de cuivre et de poussière silatée, portée à une température constante de 333,15 Kelvin. À soixante degrés Celsius, la convection thermique cessait d'être un concept météorologique pour devenir une agression biologique directe. Elias Silas franchit le périmètre de sécurité du Manoir Saint-Silas, ses bottes de polymère lourd s'enfonçant dans une terre dont le gradient d'humidité approchait le zéro absolu. Le sol du Delta, autrefois un marécage fertile, s'était transformé en une croûte de céramique fracturée, striée de veines d'oxydation verdâtre.

Le manoir se dressait devant lui comme un dissipateur thermique colossal et obsolète. L'architecture néo-gothique, autrefois signe de puissance foncière, n'était plus qu'une carcasse de fer forgé et de béton armé, dont les ornements servaient involontairement de radiateurs passifs. Des ventilateurs industriels, montés sur des châssis de titane rouillé, hurlaient dans les étages supérieurs, tentant désespérément d'extraire la chaleur latente générée par les serveurs souterrains et l'agonie biologique du patriarche. L'atmosphère était saturée d'ozone et de statique, un bourdonnement basse fréquence qui faisait vibrer les implants cochléaires d'Elias.

Il s'arrêta à la base des marches de la véranda. Sous sa peau, le réseau de veines cuivrées commença à pulser avec une fréquence anormale. C'était le signal. Le Virus de l'Effacement, logé dans les hélices de son ADN, venait d'entrer en phase de réplication active, stimulé par la proximité du foyer génétique de la lignée.

Soudain, une décharge synaptique violente traversa son lobe temporal. Elias ferma les yeux, mais le noir ne vint pas. À la place, il vit des lignes de code s'effondrer, des

pans entiers d'une base de données universelle se corrompre en temps réel. La « douleur fantôme » n'était pas une métaphore ; c'était une réaction biochimique à la suppression massive d'informations. Dans le monde extérieur, quelque part, l'existence d'une ville mineure du XVIIe siècle, ses registres, ses poètes oubliés et l'étymologie de son nom venaient d'être convertis en énergie métabolique pour le clan Silas. Elias sentit le vide s'installer là où cette connaissance résidait autrefois dans la psyché collective. Une date disparut. Un visage s'évapora des archives numériques mondiales. Le coût de sa survie immédiate était l'amnésie d'un million d'âmes.

— La latence de ton arrivée est de 482 secondes par rapport aux projections, Elias.

La voix était monocorde, filtrée par un masque respiratoire à membrane de graphène. Ada Silas était assise dans un fauteuil d'osier renforcé de fibres de carbone, sur la véranda des mirages. L'air autour d'elle oscillait, déformé par un champ de refroidissement localisé qui consommait probablement assez d'énergie pour alimenter un dispensaire de zone franche. Elle ne bougeait pas, ses mains pâles reposant sur ses genoux, ses doigts effilés jouant avec un processeur quantique déclassé, dont les circuits intégrés servaient désormais de bijou inerte.

Elias monta les marches, chaque mouvement étant une négociation avec la gravité et la chaleur. Ses propres systèmes de régulation thermique interne atteignaient leurs limites critiques.

— Le transporteur a subi une défaillance de ses boucliers thermiques à dix kilomètres au nord, répondit Elias. Sa voix était rauque, dénuée d'inflexion émotionnelle. J'ai dû terminer le trajet en mode manuel. L'entropie de ce secteur s'accélère, Ada. Les infrastructures ne tiennent plus le choc face au rayonnement.

Ada inclina la tête, un mouvement mécanique qui fit briller ses yeux, dont les iris avaient été remplacés par des capteurs multispectraux capables de voir le spectre

infrarouge. Pour elle, Elias ne devait être qu'une silhouette de chaleur incandescente, une anomalie thermique marchant dans un monde en feu.

— L'entropie est notre fonction de survie, dit-elle. Plus le monde s'effondre, plus notre réserve de données devient précieuse. Le Patriarche est en phase de déphasage terminal. Son système immunitaire ne reconnaît plus la distinction entre son propre code génétique et le virus. Il dévore ses propres souvenirs d'enfance pour maintenir son homéostasie. C'est fascinant d'un point de vue purement algorithmique.

Elle se leva. Sa robe, tissée de fils de refroidissement piézoélectriques, émit un léger sifflement. Elle s'approcha d'Elias, ignorant la distance sociale de sécurité. À cette proximité, il pouvait sentir l'odeur de l'ozone et de la chair synthétique. Le virus en lui réagit violemment à la présence d'un hôte compatible. Une nouvelle secousse de douleur fantôme le frappa. Cette fois, c'était plus vaste. Une symphonie entière, composée au XIXe siècle, fut rayée de la réalité. Les partitions dans les bibliothèques devinrent blanches, les fichiers audio devinrent du bruit blanc, et le souvenir de la mélodie s'effaça des cerveaux des derniers mélomanes. Elias grimaça, ses doigts se crispant instinctivement contre sa cuisse, là où, sous le tissu de son pantalon, la peau était marquée de cicatrices profondes, des entailles manuelles formant des lettres et des chiffres. Son journal de chair. Le seul support analogique que le virus ne pouvait pas traiter.

— Tu souffres encore de la perte des métadonnées, observa Ada avec une curiosité clinique. C'est une inefficacité biologique que tu devrais purger. Les souvenirs ne sont que des octets gaspillés. Seule la persistance de la structure importe.

— La structure sans contenu n'est qu'un cadavre de silicium, répliqua Elias. Chaque pulsation de ce virus nous rend plus riches, mais nous vide de notre substance. Nous devenons des dieux régnant sur un désert d'informations.

Ada tendit une main vers le visage d'Elias, ses doigts effleurant la peau translucide où

les veines cuivrées dessinaient une carte de la corruption.

— Regarde autour de toi, Elias. Le Delta est mort. La biosphère est un système fermé en état de mort cérébrale. Nous sommes les seuls processeurs encore actifs. Le Patriarche t’attend dans la chambre de stase. Il veut que tu sois le témoin de sa dernière exécution de commande. Il veut que tu hérites de la clé de chiffrement de la mémoire globale.

Elle se tourna vers l’horizon de cuivre, là où le soleil, une naine jaune impitoyable, semblait vouloir fusionner avec la ligne de terre.

— À l’instant même, Elias, le virus vient de supprimer le concept de « pluie » dans l’esprit de trois milliards d’individus. Ils voient les nuages, mais ils ne savent plus ce qu’ils attendent. Ils ont soif, mais ils ont oublié le nom de l’eau. C’est une économie parfaite. La demande reste, mais l’objet de la demande n’existe plus dans la conscience collective. Nous possédons le monopole du besoin.

Elias ne répondit pas. Il sentait le poids des cicatrices sur sa jambe, le texte gravé dans son derme qui lui rappelait ce qu’était une forêt, ce qu’était le froid, ce qu’était le nom de sa mère. Il était un sanctuaire de données obsolètes, une erreur système dans la généalogie des Silas.

— Allons voir le mourant, dit-il enfin.

Ils traversèrent le seuil du manoir. À l’intérieur, l’obscurité n’apportait aucune fraîcheur. Les murs transpiraient une huile noire, lubrifiant les rouages d’une horloge monumentale dont le balancier était une tige de tungstène. Le tic-tac était le seul son, régulier, impitoyable, marquant la cadence de l’effacement universel. Dans le hall, des bustes d’ancêtres en marbre avaient été équipés de moniteurs affichant des flux de données en temps réel : des compteurs de population, des indices boursiers basés sur l’oubli, et des séquences nucléotidiques en constante mutation.

Elias sentit une troisième secousse. Cette fois, ce fut un sentiment qui disparut. Quelque chose de subtil, une nuance de l'empathie humaine liée à la vision d'un crépuscule. Le monde extérieur venait de perdre la capacité de ressentir la mélancolie devant la fin des choses.

Il regarda le dos d'Ada, sa silhouette découpée par la lumière crue des néons au xénon. Elle marchait avec la précision d'un automate, une extension organique de la machine Silas. Il savait que dans quelques heures, le Patriarche expirerait, libérant dans le réseau synaptique de la famille la charge finale de données volées. Elias serait alors le réceptacle, le serveur maître d'une humanité devenue amnésique.

Ses doigts effleurèrent à nouveau la cicatrice sur sa cuisse, lisant le code braille de sa propre douleur. Le mot « Résistance » y était gravé, non pas comme un concept politique, mais comme une constante physique, une opposition au flux de l'entropie.

Le Manoir Saint-Silas grogna, ses structures métalliques se dilatant sous l'effet de la chaleur accumulée. Au loin, un orage sec éclata, des éclairs violets déchirant le ciel de cuivre sans apporter une seule goutte de liquide. La soif mangeait les noms, et Elias Silas était le dernier à savoir que le monde avait un jour été baptisé.

Chapitre 2

L'Héritage de l'Oubli

L'air dans le conduit de transit 4-B était saturé de particules de carbone et de phéromones de stress, une mixture âcre que les purificateurs d'air, vieux de trois cycles de maintenance, ne parvenaient plus à traiter. Elias suivait la cadence métronomique d'Ada, observant la jonction de ses vertèbres cervicales où une interface neurale de type « Spine-Link » scintillait d'une lueur bleutée intermittente. Le différentiel thermique entre le vestibule et la zone centrale du Manoir Saint-Silas atteignait désormais les vingt-deux degrés Celsius ; à l'extérieur, la croûte terrestre du Delta du Mississippi cuisait sous un plafond de nuages de soufre à 60°C, mais ici, dans les entrailles de la structure, le froid était une exigence technique. Les serveurs exigeaient de la glace ; le sang des Silas exigeait de la donnée.

Ils franchirent le sas de décompression hydraulique menant à la Chambre de Résonance. L'odeur changea brusquement : un mélange d'ozone, d'urée et de polymères chauffés. Au centre de la pièce, suspendue par un réseau complexe de câbles en fibre optique et de tubulures de nutrition parentérale, se trouvait la masse biologique autrefois désignée sous le nom de Silas-Alpha.

Le Patriarche n'était plus une entité humaine au sens biologique strict. C'était un bio-processeur hypertrophié. Sa peau, d'un gris translucide, s'était étirée sur une structure de soutien en titane, fusionnant avec les racks de serveurs qui tapissaient les parois. Des grappes de tumeurs informatiques — des excroissances de silicium et de chair — pulsaient au rythme des transferts de paquets de données.

« L'intégrité structurelle du Patriarche est compromise à 84 % », déclara Ada, sa voix dépourvue de toute modulation émotionnelle. Elle consulta une tablette

holographique projetée depuis son avant-bras. « Le débit binaire de son cortex décline. Le transfert doit être initié avant la nécrose totale des lobes frontaux. »

Elias s'approcha de la cuve de confinement. Ses propres doigts, marqués par les scarifications qu'il utilisait pour stocker des informations analogiques hors de portée du virus, tremblèrent légèrement. Sous la surface de la peau du Patriarche, il vit quelque chose bouger : des filaments cuivrés, fins comme des capillaires, qui s'agitaient avec une intelligence propre.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Elias. Sa voix résonna, plate, contre les parois de métal brossé.

— Le vecteur, répondit une voix synthétique, générée par les haut-parleurs de la salle.

Ce n'était pas le Patriarche qui parlait, mais l'IA de gestion du Manoir, utilisant les cordes vocales atrophiées du vieillard comme un instrument de sortie.

— Le Virus de l'Effacement, Elias. Une séquence de nucléotides synthétiques conçue pour l'entropie informationnelle. Nous ne sommes pas des propriétaires terriens. Nous sommes des prédateurs sémantiques. Chaque seconde de notre existence biologique est payée par la suppression d'un équivalent en données dans la psyché collective de l'espèce.

Elias posa sa main sur le verre froid de la cuve. Il sentit une vibration, un bourdonnement haute fréquence qui semblait s'accorder à sa propre moelle osseuse.

— Expliquez le mécanisme de conversion, ordonna-t-il, adoptant malgré lui le ton analytique de sa lignée.

— La loi de la thermodynamique appliquée à la cognition, reprit l'IA. Pour maintenir un état de basse entropie — l'immortalité cellulaire — le système doit exporter du

chaos. Le virus identifie des clusters de mémoire collective à travers le réseau global. Il les fragmente, les déconstruit en bruit blanc, et convertit l'énergie libérée par la rupture des liaisons synaptiques en ATP et en réparation télomérique pour le porteur du sang Silas. Nous mangeons ce que le monde sait pour ne pas mourir.

Un écran géant s'alluma derrière la masse de chair du Patriarche. Des flux de données défilèrent à une vitesse vertigineuse. Elias y vit des fragments d'histoire, des schémas techniques, des poèmes du XIXe siècle, des visages de figures historiques dont les noms commençaient déjà à se dissoudre dans l'éther numérique.

— Actuellement, dit Ada en ajustant un régulateur de flux sur la console, le Patriarche consomme la période comprise entre 1945 et 1950. La reconstruction d'après-guerre s'efface. Les noms des traités, les visages des diplomates, les découvertes médicales de cette ère... tout cela devient du vide. Une page blanche dans l'esprit de sept milliards d'individus. En échange, son cœur bat encore.

Elias recula, une nausée froide montant dans son œsophage. Il regarda ses propres mains. Le réseau veineux cuivré sous sa peau semblait briller plus intensément. Il comprit alors la nature de sa fatigue chronique, cette sensation de plénitude étouffante qu'il ressentait depuis son arrivée au Manoir. Il n'était pas un héritier ; il était un disque dur biologique en attente de formatage.

— Le virus est en phase de réplication dans ton système, Elias, continua l'IA. Tu es le successeur désigné. Pour que la lignée Silas survive à la chaleur du Delta, pour que nous puissions maintenir les systèmes de refroidissement de ce domaine, tu dois accepter la charge. Tu dois devenir le filtre par lequel le monde oublie.

Soudain, une alarme stridente déchira l'atmosphère pressurisée de la chambre. Une lumière rouge, stroboscopique, inonda les racks de serveurs.

— Instabilité synaptique détectée chez le sujet Alpha, annonça Ada. Le pic de

transfert commence. Elias, prépare-toi à la synchronisation.

Elle saisit le poignet d'Elias et le força à poser sa paume contre une interface de transfert, une plaque de métal hérissée de micro-aiguilles. Elias voulut retirer sa main, mais des verrous magnétiques se refermèrent sur son bras.

— Non, murmura-t-il.

— Le processus est automatique, dit Ada. Regarde l'écran. C'est le prix de ta survie.

Elias fixa les moniteurs. Il vit des fichiers se corrompre en temps réel. Des gigaoctets de mémoire humaine étaient aspirés dans le vortex du virus. Puis, l'image changea. Le virus ne cherchait plus dans le réseau global ; il commençait à puiser dans les réserves locales. Dans les archives de la famille. Dans le cerveau d'Elias.

Une douleur fulgurante, comme une décharge de plasma, traversa son lobe temporal. Il vit des images défiler : le Manoir sous la pluie, le goût d'une pêche synthétique, le son d'un piano désaccordé.

Et puis, il chercha une image précise. Une ancre.

Maman.

Il visualisa une femme aux cheveux sombres, assise sous une véranda de fer forgé. Il se souvenait de la texture de sa robe, une soie artificielle bon marché. Il se souvenait de l'odeur de la lavande et du kérosène.

Effacement en cours, indiqua une ligne de code sur l'écran de contrôle.

Elias lutta. Il tenta de verrouiller l'image dans un coin de son néocortex, de la protéger derrière les barrières de sa volonté. Mais le virus était un algorithme optimisé. Il

contourna ses défenses, identifiant le cluster de mémoire comme une source d'énergie à haute densité.

Le visage de la femme commença à se pixéliser. Les traits devinrent flous, comme une photographie exposée à un acide corrosif. Le bleu de ses yeux vira au gris, puis au blanc. Le son de sa voix, qu'il croyait gravé à jamais dans ses circuits neuronaux, fut remplacé par un sifflement statique, un bruit de fond cosmique.

— Je ne... je ne vois plus son visage, hoqueta Elias.

Ses doigts griffèrent la plaque de métal. La douleur dans sa cuisse, là où il avait gravé le mot « Résistance », se fit lancinante, mais elle était purement physique, incapable de contrer la dévastation numérique qui s'opérait dans son esprit.

— C'est fait, dit Ada. Le secteur est libéré. Ton métabolisme s'est stabilisé. Ton espérance de vie vient d'augmenter de douze ans, Elias.

Le Patriarce poussa un dernier râle, un son de succion mécanique, et s'affaissa dans sa cuve. Les lumières des serveurs passèrent du rouge au vert. Le transfert était terminé.

Elias resta immobile, le bras toujours prisonnier du mécanisme. Il fouilla désespérément dans les répertoires de sa mémoire. Il trouva le concept de « mère ». Il trouva la définition biologique, le rôle social, le lien génétique. Mais l'image, l'essence, le nom... tout avait disparu. Il y avait un trou noir à la place de son histoire personnelle.

Il regarda Ada. Elle l'observait avec une curiosité clinique, comme un technicien examine une nouvelle unité de stockage.

— Qui était-elle ? demanda-t-il, sa voix n'étant plus qu'un murmure brisé.

— Une variable inutile, répondit Ada en déverrouillant les attaches magnétiques. Une donnée redondante. Tu es Silas maintenant, Elias. Tu es la somme de tout ce que le monde a perdu.

Elias retira sa main de l'interface. Les micro-perforations sur sa paume perlaient d'un sang cuivré, brillant, chargé de nanomachines actives. Il baissa les yeux sur sa cuisse, sur les cicatrices qui formaient son journal secret. Il réalisa avec une horreur glaciale que si le virus pouvait effacer ce qu'il y avait à l'intérieur, ce qu'il avait gravé à l'extérieur n'était plus qu'un code sans clé, un langage dont il venait de perdre la grammaire.

Le Manoir Saint-Silas vibra, une onde de choc thermique secouant les fondations. À l'extérieur, l'orage sec continuait de marteler le sol de cuivre. Elias Silas se tenait debout dans le silence de la Chambre de Résonance, premier curateur d'un monde dont il venait de dévorer le cœur, incapable de se souvenir pourquoi il pleurait.

Chapitre 3

Les Cicatrices du Verbe

L'hygrométrie stagnait à 4 %, un seuil critique où l'air cessait d'être un fluide pour devenir un abrasif. Dans l'obscurité pressurisée de sa cellule de maintenance, Elias Silas observait le monitoring de sa propre fréquence cardiaque sur l'écran à plasma organique, dont les bords commençaient à se décoller sous l'effet de la chaleur résiduelle. Soixante-douze battements par minute. Soixante-douze paquets de données mondiales convertis en entropie pure. Le processus n'était pas une simple suppression de fichiers ; c'était une digestion métabolique. Le Virus de l'Effacement, une architecture de nanites auto-répliquants intégrée à son complexe majeur d'histocompatibilité, agissait comme un transformateur thermodynamique. Il puisait dans la mémoire collective — les fréquences radio, les archives numériques résiduelles, les souvenirs synaptiques des populations périphériques — et convertissait cette information en énergie de liaison pour maintenir l'intégrité cellulaire des Silas.

Elias saisit un scalpel chirurgical à lame de tungstène, un outil dont le tranchant était calibré au micron près. La sueur qui perlait sur son front n'était pas composée d'eau, mais d'un exsudat huileux, chargé de sels minéraux et de résidus de silicone. Il plaça la lame contre le derme de son avant-bras gauche, juste au-dessus d'une cicatrice déjà boursouflée qui répertoriait les constantes fondamentales de la physique quantique.

Le premier incisat fut net. La douleur fut immédiatement traitée par ses inhibiteurs neuronaux, transformée en une simple notification sensorielle de niveau 4. Le sang, d'une viscosité anormale due à la concentration de métaux lourds, s'écoula lentement, traçant les glyphes d'un poème de Baudelaire dont il venait de perdre la structure rythmique dans son propre néocortex. À chaque pulsation de son artère radiale, Elias

sentait un pan de la réalité s'effondrer. À 14h02, le concept de « symphonie » disparut des serveurs de la zone pacifique. À 14h03, les coordonnées géospatiales de l'ancienne ville de Prague furent réécrites en zéros logiques.

— L'archivage dermique est une solution d'une inefficacité thermodynamique révoltante, Elias.

La voix d'Ada résonna dans le volume pressurisé de la pièce avant même que les capteurs de mouvement ne signalent sa présence. Elle se tenait dans l'encadrement de la porte, enveloppée dans un champ de refroidissement Peltier portatif qui faisait grésiller l'air autour d'elle. Sa peau, contrairement à celle d'Elias, était d'une perfection synthétique, exempte de toute trace d'oxydation. Elle ne transpirait pas. Elle consommait.

— Le virus est conçu pour optimiser l'espace, poursuivit-elle en s'approchant, ses pas produisant un cliquetis métallique sur le sol en alliage de cuivre. En gravant ces données sur ton propre substrat carboné, tu ne fais que créer du bruit dans un système qui tend vers le silence parfait. Pourquoi s'encombrer de la structure de l'atome d'hydrogène ou de versets obsolètes ? Le patriarche attend sa dose de longévité. Chaque seconde que tu passes à scarifier ton corps est une seconde où son agonie est prolongée par manque de carburant mémoriel.

Elias ne leva pas les yeux. Il continuait de graver, sa main guidée par une obsession algorithmique. Le scalpel traçait maintenant des dates : 1789, 1945, 2031. Des points de bascule dont la signification s'étiolait dans son esprit à mesure qu'il les fixait dans sa chair.

— Le virus ne peut pas lire le relief macroscopique, répondit Elias, sa voix n'étant qu'un souffle déshydraté. Il consomme le signal électrique, le champ magnétique, la liaison chimique. Mais il ignore la géométrie de la cicatrice. C'est une faille dans son protocole de scan. Si je grave ces informations ici, elles survivent à la purge. Elles

deviennent des données hors-ligne.

Ada laissa échapper un rire qui ressemblait à un court-circuit. Elle posa une main gantée de polymère sur l'épaule d'Elias. Le contraste thermique était violent : le froid de son système de refroidissement contre la fièvre à 41°C du corps d'Elias, surchauffé par l'activité du virus.

— Et qui les lira, Elias ? Une fois que tu auras effacé la grammaire, la syntaxe et la capacité même de l'œil humain à interpréter un symbole, tes cicatrices ne seront plus que des irrégularités de surface sur un cadavre. Tu es en train de transformer ton corps en un disque dur dont on a brûlé le lecteur. C'est un gaspillage de ressources.

Elle pressa un doigt sur une plaie fraîche. Elias ne tressaillit pas, mais l'écran de monitoring s'affola. La fréquence cardiaque grimpa à 110 battements par minute. Dans le monde extérieur, une bibliothèque entière à Kyoto s'évapora de la conscience collective. Des millions de personnes oublièrent simultanément comment on épelle le mot « amour ».

— Tu sens cela ? murmura Ada, ses yeux fixés sur les graphes de consommation énergétique. Cette poussée d'adrénaline vient de nourrir les télomères du patriarche pour une semaine supplémentaire. Tu es une pile, Elias. Une pile dont l'acide est la nostalgie. Arrête ce simulacre de conservation. Le monde est une donnée redondante. La seule chose qui importe est la persistance du nom Silas dans le vide que nous créons.

Elias retira violemment son bras. Le scalpel lui échappa et tinta sur le sol. Il regarda ses membres, véritable palimpseste de souffrance technique. Son corps était une carte d'un monde qui n'existait plus. Il y avait des schémas de moteurs à combustion interne sur ses côtes, des listes d'espèces éteintes sur ses tibias, et le code source d'un système d'exploitation archaïque le long de sa colonne vertébrale.

— Le vide n'est pas une finalité, Ada. C'est une défaillance système. Si nous effaçons tout, sur quoi régnerons-nous ? Sur un désert de cuivre où même le concept de "pouvoir" aura été supprimé par erreur ?

— Nous régnerons sur l'instant présent pur, répondit-elle avec une froideur chirurgicale. Sans passé pour nous hanter, sans futur pour nous menacer. Une stase parfaite. Le patriarche a compris que la mémoire est une friction. Elle ralentit le métabolisme. Elle crée de la résistance. En devenant les Curateurs de l'Oubli, nous devenons les seuls êtres capables de définir la réalité, car nous sommes les seuls à posséder encore la capacité de formuler une définition. Mais toi... tu tentes de réintroduire de la friction.

Elle se détourna, son champ Peltier aspirant la chaleur de la pièce, laissant Elias dans un frisson paradoxal malgré les 60°C ambiants.

— Le prochain cycle d'effacement sera massif, Elias. Le virus va s'attaquer aux couches sémantiques profondes. Prépare-toi. Tu risques d'oublier à quoi sert ce couteau avant d'avoir fini ta prochaine phrase.

Elle sortit, et le sas se referma avec un sifflement pneumatique. Elias resta seul avec le monitoring de son sang. Son cœur battait maintenant avec une régularité de métronome. Chaque battement était un coup de gomme sur la fresque de l'humanité. Il reprit le scalpel. Ses doigts tremblaient. Il voulait graver le nom de sa mère, mais il réalisa avec une horreur glaciale que le virus venait d'atteindre la zone de stockage limbique correspondante. Le visage de la femme qui l'avait porté s'était dissous en un nuage de pixels mentaux, puis en rien.

Il ne restait qu'une variable vide.

Pris d'une rage froide, Elias n'écrivit pas un nom. Il grava une fonction logique sur sa paume, là où les nanites étaient les plus denses. Un opérateur de négation. Si le virus

était un algorithme de destruction, il ferait de son propre corps une erreur de syntaxe.

Soudain, une alarme stridente déchira l'air lourd du manoir. Les fondations en cuivre vibrèrent sous l'effet d'une décharge piézoélectrique massive. À l'extérieur, le ciel du Delta, d'un violet électrique, fut zébré par un éclair sec qui ne transportait aucune pluie, seulement de l'ozone et de la statique. Le Grand Effacement venait de commencer. Elias s'effondra au sol, les mains sur les tempes, alors que des téraoctets de culture humaine transitaient par son système nerveux pour être broyés.

Il vit, dans un éclair de lucidité agonisante, la chute de Rome, la première photographie d'un trou noir, et le goût d'une orange, tout cela compressé en une milliseconde de douleur pure avant d'être annihilé. Le virus exultait. Le sang cuivré d'Elias se mit à bouillir dans ses veines, ses cicatrices s'illuminant d'une lueur infrarouge.

Il regarda son avant-bras. Les mots qu'il avait gravés quelques minutes plus tôt commençaient à s'effacer, non pas parce que la peau cicatrisait, mais parce que le virus modifiait la structure moléculaire des tissus pour lisser le relief. La biologie elle-même se rangeait du côté de l'oubli.

Elias Silas, le dernier réceptacle, comprit alors que le journal physique n'était qu'un sursis. Pour sauver la mémoire, il ne fallait pas l'écrire. Il fallait la devenir. Il saisit le scalpel une dernière fois et, au lieu de graver la peau, il l'enfonça profondément dans l'interface neurale située à la base de son crâne. Si le virus voulait les données, il devrait d'abord passer par un court-circuit matériel.

Le silence qui suivit fut plus lourd que la chaleur. Dans les couloirs du Manoir Saint-Silas, les ventilateurs s'arrêtèrent. Ada s'immobilisa, sentant une chute brutale de la pression mémorielle. Elias, au sol, sentait son propre code source se vider. Il ne savait plus qui il était, ni pourquoi il saignait du cuivre, mais dans le noir de son esprit dévasté, une seule donnée persistait, gravée non pas dans ses neurones, mais

dans la douleur de sa chair mutilée :

Rester. Se souvenir. Détruire la lignée.

Chapitre 4

Le Festin de Statique

L'hygrométrie dans la Grande Salle du Manoir Saint-Silas stagnait à 94 %, une saturation de vapeur lourde qui transformait l'oxygène en un fluide visqueux, presque incompatible avec la respiration humaine standard. À 62,4°C, la convection thermique était insuffisante pour dissiper la chaleur générée par les processeurs organiques des convives. Elias Silas observait la scène depuis la périphérie de la zone de réception, le dos appuyé contre une colonne de marbre dont les veines de silicate semblaient pulser en synchronisation avec le réseau de refroidissement défaillant du bâtiment.

Sa nuque, scellée par une couche de polymère adhésif et de gaze hémostatique, irradiait une douleur sèche, un signal d'erreur persistant que son système nerveux central tentait de filtrer sans succès. Le court-circuit manuel qu'il s'était infligé n'avait pas stoppé l'hémorragie mémorielle ; il avait simplement créé une zone de latence, un tampon de bruit blanc entre sa conscience et le serveur biologique du Patriarche.

Devant lui, l'aristocratie du Delta se mouvait avec une lenteur de servomoteurs sous-alimentés. Une trentaine d'individus, les derniers nœuds du réseau Silas, s'agglutinaient sous les ventilateurs de plafond dont les pales, forgées dans des alliages aéronautiques récupérés, ne faisaient que brasser une entropie croissante. Le spectacle était une étude de cas sur la dégradation structurelle. Les femmes, vêtues de soies synthétiques qui collaient à leurs dermes translucides, s'éventaient avec une régularité métronomique. Elles n'utilisaient pas de dentelle ou de papier, mais des fragments de circuits imprimés multicouches, des cartes-mères dont les bus de données étaient encore incrustés de poussière de silicium. Le frottement du FR-4

contre l'air saturé produisait un sifflement strident, une fréquence de 15 kHz qui agissait comme un acouphène collectif.

Le Patriarche n'était pas physiquement présent, mais sa signature énergétique saturait l'espace. Le virus de l'effacement, cette séquence nucléotidique optimisée pour la prédation informationnelle, était en phase d'hyper-activité. Elias le sentait dans l'air : une odeur d'ozone et de neurones grillés.

— Le protocole de transfert est... optimal ce soir, murmura une voix à sa droite.

C'était Marcus Silas, un oncle dont le lobe frontal semblait s'être partiellement affaissé, créant une asymétrie faciale que la chirurgie esthétique ne parvenait plus à compenser. Il agita un processeur graphique haut de gamme comme s'il s'agissait d'un bijou de famille, les ailettes du dissipateur thermique écorchant légèrement le bout de ses doigts. Marcus ne saignait pas de l'hémoglobine rouge, mais un sérum cuivré, riche en nanomachines de maintenance.

— La bande passante augmente, répondit Elias, sa voix dénuée de toute inflexion émotionnelle. Le Patriarche a besoin de plus de ressources pour maintenir la cohérence de son noyau.

— Nous sommes les condensateurs de sa survie, Elias. C'est une fonction noble que de... de...

Marcus s'interrompt. Ses yeux, des capteurs optiques dont l'iris avait été remplacé par des lentilles à focale variable, se mirent à osciller violemment. Le mouvement, appelé nystagmus de données, indiquait une purge en cours.

Soudain, au centre de la salle, un invité dont le nom venait d'être effacé de la base de données locale du Manoir — un homme qui, une seconde plus tôt, était un expert en hydrologie — laissa échapper son verre. Le cristal se brisa sur le sol en polymère,

mais personne ne baissa les yeux. L'homme ouvrit la bouche pour s'excuser.

— Je... le... la... sémantique... non...

Les mots s'effondraient avant d'atteindre ses cordes vocales. Elias observa la liquéfaction mentale en temps réel. Le virus venait de sectionner les liens synaptiques reliant le concept de "pardon" à sa structure linguistique. L'invité tenta de reformuler, mais ses unités de stockage lexical étaient en train d'être siphonnées vers le centre du Manoir, là où le Patriarche digérait l'histoire humaine pour alimenter sa propre longévité biologique.

L'homme commença à émettre un son monocorde, une onde sinusoïdale pure à 440 Hz. C'était le bruit d'un cerveau dont le système d'exploitation venait d'être formaté. Ses mains s'agitaient, cherchant des objets dont il ne reconnaissait plus l'usage. Il saisit une fourchette en titane, l'étudia comme un artefact extraterrestre, puis tenta de l'insérer dans son propre conduit auditif.

— Défaillance du module de reconnaissance d'objets, analysa Elias à voix haute. Temps de purge : 4,2 secondes. C'est un nouveau record.

Autour de l'homme qui sombrait, les autres invités continuaient de s'éventer avec leurs circuits imprimés. Ada Silas s'approcha d'Elias, sa silhouette découpée par la lumière crue des néons dont le ballast agonisait. Elle portait un collier composé de condensateurs électrolytiques montés en série.

— Tu sens l'accélération, Elias ? demanda-t-elle. Le Patriarche a activé le mode "Overclock". Il ne se contente plus des souvenirs périphériques. Il attaque les fonctions motrices et le langage de base. Il a faim. La sécheresse à l'extérieur n'est rien comparée à la soif de son code.

Elias regarda le liquide cuivré qui percutait le sol depuis sa propre nuque. Le virus en

lui pulsait, une horloge biologique dont le tic-tac était le silence qui s'installait dans le monde extérieur. À chaque battement de son cœur, une bibliothèque brûlait quelque part dans la mémoire collective, transformée en ATP pour les cellules immortelles de sa lignée.

— Si le processus continue à cette vitesse, dit Elias en observant l'invité qui maintenant rampait sur le sol, cherchant à identifier la notion de "sol", la totalité de la mémoire sémantique de l'espèce sera consommée avant l'aube. Nous serons des dieux régnant sur un désert de processeurs vides.

— N'est-ce pas là l'objectif final de l'architecture Silas ? rétorqua Ada. La pureté absolue. Un monde sans passé, où seul le présent du Patriarce existe.

Elias ne répondit pas. Il se concentra sur la statique qui envahissait son propre champ de vision. Des pixels morts apparaissaient dans son cortex visuel, des zones d'ombre où le virus avait déjà commencé à grignoter ses propres souvenirs d'enfance. Il revit brièvement le visage de sa mère, puis le visage se pixelisa, les vecteurs se déformèrent, et il ne resta qu'une équation mathématique froide, une suite de zéros et de uns qui finit par s'évaporer.

Le bruit dans la salle changea. Ce n'était plus le murmure d'une réception, mais un bourdonnement basse fréquence, le son d'une ruche dont les abeilles auraient été remplacées par des micro-processeurs. Un deuxième invité s'effondra, ses muscles ne recevant plus l'instruction "maintenir la station debout".

Elias comprit que le Manoir Saint-Silas n'était pas une demeure, mais une pompe à vide. Et il était le dernier clapet anti-retour.

Il porta la main à sa cicatrice, sentant le métal froid de l'interface qu'il avait sabotée. Le virus tentait de contourner l'obstacle, cherchant de nouveaux chemins neuronaux, créant des ponts synaptiques de fortune qui brûlaient ses tissus. La douleur était la

seule donnée que le virus ne pouvait pas convertir en énergie. Elle était trop brute, trop entropique.

— Le festin ne fait que commencer, murmura Ada, dont le regard se vidait à son tour de toute trace d'empathie, remplacée par la lueur bleutée d'une interface active. Regarde-les, Elias. Ils oublient comment mourir. C'est le prix de l'éternité.

Elias regarda la salle. Les aristocrates du Delta n'étaient plus que des corps maintenus en vie par une volonté centrale, des terminaux passifs dans une architecture de la perte. L'invité au sol avait cessé de gémir. Il fixait le plafond, ses yeux grands ouverts, son esprit devenu une page blanche sur laquelle le Patriarche écrivait son propre nom, encore et encore, dans un langage que plus personne ne pouvait lire.

L'accélération était exponentielle. Elias sentit une date importante — peut-être sa propre date de naissance — se dissoudre dans son flux sanguin. Il ne restait plus que la statique. Une statique grandiose, complexe, qui dévorait le monde pixel par pixel, seconde par seconde, dans la chaleur étouffante du Delta.

Chapitre 5

La Fièvre du Cuivre

Le gradient thermique à la sortie du sas de décompression du Manoir Saint-Silas s'établit à soixante-deux degrés Celsius, une barrière invisible mais physique qui comprime les poumons dès l'inspiration. Elias franchit le périmètre de sécurité périmétrique, laissant derrière lui l'opulence entropique de la caste Silas pour s'enfoncer dans l'exosphère du Delta Mort. Ici, l'hydrologie n'est plus qu'une archive géologique ; le Mississippi a muté en une cicatrice de sédiments ferreux et de polymères fondus, une artère de cuivre oxydé serpentant sous un ciel dont la saturation chromatique évoque une erreur de rendu graphique.

Ses bottes, équipées de semelles à dissipation de chaleur, s'enfoncent dans une poussière de silice et de microplastiques. Chaque pas déclenche une micro-tempête électrostatique. À l'intérieur de son système circulatoire, le Virus de l'Effacement — la séquence Silas-Omega — pulse avec une régularité métronomique. C'est une sensation de succion neurale, une pompe osmotique qui draine les strates de la mémoire collective pour stabiliser les télomères de son propre génome. Alors qu'il s'éloigne de la balise de signal du manoir, Elias ressent la première déconnexion : la perte d'une donnée syntaxique. Le mot désignant l'instrument servant à mesurer l'angle des astres disparaît de son lexique interne, converti instantanément en une impulsion d'ATP pour alimenter sa propre survie.

À trois kilomètres au sud-ouest, les silhouettes des Barges-Carcasses émergent de la brume de chaleur. Ces structures de plusieurs milliers de tonnes de métal corrodé, autrefois fleurons de la logistique fluviale pré-effacement, gisent désormais sur le flanc comme des cétacés mécaniques éviscérés. C'est le territoire des Oubliés, les résidus statistiques de l'aristocratie Silas, des unités biologiques dont l'identité a été

moissonnée jusqu'à la moelle.

Elias pénètre dans l'ombre portée de la barge *SS-Memphis-Null*. L'architecture interne est un labyrinthe de tubulures rouillées et de compartiments étanches dont les joints ont fondu depuis des décennies. L'odeur est celle de l'ozone et de la décomposition minérale. Dans le ventre de la machine, il les voit.

Ils sont une quinzaine, regroupés autour d'un générateur thermoélectrique de fortune qui crache une fumée noire, saturée de particules de carbone. Leur peau, tannée par les radiations UV et la déshydratation chronique, présente les mêmes marbrures cuivrées que la sienne, mais sans la régularité chirurgicale de l'élite. Chez eux, l'effacement est sauvage, non régulé.

Un homme, dont l'âge est indéterminable en raison de l'atrophie musculaire sévère, gratte frénétiquement la paroi d'acier avec un poinçon de tungstène. Elias s'approche, observant la mécanique du geste. L'homme ne grave pas des mots, mais des motifs fractals, des tentatives désespérées de coder une information que son cerveau ne peut plus retenir.

— Identifiez-vous, ordonne Elias, sa voix résonnant avec une froideur analytique dans la cavité métallique.

L'homme s'arrête. Ses yeux, dont les iris ont été décolorés par le stress oxydatif, se fixent sur Elias. Un spasme parcourt sa mâchoire. Il tente d'articuler un phonème, mais la connexion synaptique échoue. Le Virus Silas a déjà dévoré la zone de Broca. L'individu n'est plus qu'un terminal déconnecté, une unité de stockage dont les secteurs sont défectueux.

— M... M... — l'homme s'interrompt, son visage se tordant sous l'effort d'une recherche de données dans un cache vide. — Nom... perdu. Hier... j'étais... M...

Il pointe du doigt une série d'encoches sur son avant-bras gauche. C'est une méthode de stockage externe primitive, une tentative de compenser la volatilité de la mémoire biologique par une inscription physique. Elias reconnaît la technique ; il sent, sous sa propre chemise de lin technique, les cicatrices qu'il s'est lui-même infligées. Mais là où Elias utilise un codage complexe, ces parias utilisent des marques de comptage binaires. Ils tentent de quantifier leur existence alors que leur essence s'évapore.

Une femme s'approche, traînant une jambe dont l'articulation est renforcée par un exosquelette de récupération. Elle tient un objet : une photographie argentique, dont l'émulsion a presque entièrement disparu sous l'effet de la chaleur et du temps. On n'y distingue plus qu'une silhouette floue devant une structure arborée — un concept, "l'arbre", qu'Elias sent vaciller dans son propre esprit, menacé par la prochaine vague de moisson.

— C'est... moi ? demande-t-elle, sa voix n'étant qu'un souffle de friction. Ou... la mère de... l'autre ?

Elle ne possède plus les structures cognitives nécessaires pour différencier le "soi" de "l'ancêtre". L'effacement Silas ne se contente pas de supprimer les faits ; il déconstruit la linéarité temporelle. Pour ces parias, le temps est devenu un présent perpétuel et statique, une boucle de rétroaction où la douleur est la seule constante, car elle ne nécessite pas de mémoire pour être ressentie.

Elias active son interface sous-cutanée. Le diagnostic est sans appel : la densité de données dans cette zone est proche du zéro absolu. Le Manoir Saint-Silas agit comme un trou noir informationnel, aspirant tout résidu de culture, d'histoire et d'identité dans un rayon de cent kilomètres. Ces gens ne sont pas des survivants ; ils sont les déchets de traitement d'une usine de longévité.

Il observe l'homme au poinçon. Ce dernier a repris son travail. Il grave maintenant une série de cercles concentriques. Elias comprend soudain la nature de ce graphisme

: c'est la structure moléculaire de l'eau, une information codée dans l'instinct de survie, mais dont le symbole chimique a été effacé de sa base de données consciente. L'humanité, réduite à l'état de hardware nu, tente de reprogrammer son propre BIOS avec les débris du monde physique.

Une secousse parcourt l'échine d'Elias. Une nouvelle date vient d'être moissonnée. 14 juillet 1789. Une révolution, une chute de bastille, des concepts de liberté et de droit qui s'annihilent dans son flux sanguin pour réparer une micro-lésion de sa paroi artérielle. Le coût métabolique de son immortalité est le vide politique du monde.

Il regarde ses mains. Elles sont propres, lisses, maintenues dans un état de perfection biologique par le sacrifice de millions de trajectoires de vie. La détermination d'Elias se cristallise, non pas comme un sentiment, mais comme une nécessité logique, une correction d'erreur système. Le clan Silas n'est pas l'apogée de l'évolution humaine, il en est le cancer métastasé, une boucle infinie qui consomme son propre support pour éviter l'arrêt du programme.

— Le nom, murmure Elias, s'adressant autant à lui-même qu'aux spectres de la barge. Le nom n'est qu'un pointeur vers une adresse mémoire. Si l'adresse est vide, le nom est une erreur de segmentation.

Il se détourne des parias. Ils ne le voient déjà plus. Pour eux, il est devenu un bruit de fond, une anomalie visuelle dans leur champ de perception fragmenté. En sortant de la *SS-Memphis-Null*, Elias sent la chaleur du Delta l'envelopper à nouveau. Le soleil, à son zénith, ressemble à une lentille de Fresnel focalisant toute l'énergie du système sur cette plaine de rouille.

Il doit retourner au Manoir. Non pas pour rejoindre les rangs des Curateurs, mais pour initier la procédure de purge. Le Virus de l'Effacement possède une fonction de sécurité, une séquence d'autodestruction génétique que le Patriarche a toujours gardée cryptée. Elias sait désormais où se trouve la clé. Elle n'est pas dans les serveurs de la

famille, ni dans leurs banques d'ADN. Elle est inscrite dans la douleur fantôme des souvenirs qu'il a volés. Chaque cicatrice sur son corps est un bit de cette clé.

Il commence sa marche de retour. Derrière lui, le Delta Mort continue de vibrer sous l'effet de la convection thermique. Les Barges-Carcasses ressemblent à des monuments funéraires dédiés à une espèce qui a oublié qu'elle existait. Elias accélère le pas, tandis que dans son esprit, une nouvelle donnée commence à se dissoudre : le concept de "pitié". Il ne lui reste plus que la froide rigueur de l'exterminateur. Pour que le monde se souvienne, les Silas doivent cesser d'être. L'équation est simple. La solution est binaire.

Chapitre 6

Le Cri de l'Eau Lourde

Le sas de décompression de la serre n°4 gémit sous la contrainte d'un différentiel de pression de 1,2 bar, libérant un jet de vapeur saturée qui se condensa instantanément sur la visière en polycarbonate d'Elias. À l'intérieur, l'atmosphère était une soupe épaisse de dioxyde de carbone enrichi et de particules d'aérosols nutritifs, maintenue à une température constante de 42 degrés Celsius pour favoriser la prolifération des mousses synthétiques. Ces organismes, des hybrides de bryophytes et de polymères conducteurs, tapissaient les parois de l'immense dôme géodésique, vibrant d'une bioluminescence bleutée qui trahissait leur activité de traitement de données. Ici, la photosynthèse avait été réindexée sur le calcul haute performance : chaque millimètre carré de tissu végétal servait de dissipateur thermique pour les serveurs biologiques enfouis sous le substrat.

Ada Silas se tenait au centre de cette architecture organique, sa silhouette découpée par le rayonnement actinique des cuves de culture. Elle ne portait qu'une combinaison de survie en néoprène, ouverte jusqu'à la taille, révélant une peau dont la texture rappelait le marbre synthétique, dépourvue de pores, optimisée pour une thermorégulation artificielle. Ses yeux, dont les iris avaient été remplacés par des capteurs multispectraux, fixèrent Elias avec une précision chirurgicale.

— Le gradient thermique de tes constantes vitales indique une élévation de l'activité du cortex préfrontal, Elias, dit-elle, sa voix modulée par un synthétiseur laryngé pour éliminer toute harmonique émotionnelle. Tu reviens du Delta avec une charge informationnelle excédentaire. Le Virus de l'Effacement sature tes récepteurs synaptiques. Tu es en train de devenir un bruit blanc.

Elias avança, ses bottes s'enfonçant dans le tapis de mousse qui réagit par un crépitement de décharges statiques. L'odeur de l'ozone et du liquide de refroidissement dominait l'espace. Il sentait les scarifications sur son torse — son journal de chair — pulser en synchronisation avec le battement des pompes à eau lourde qui stabilisaient le réacteur central de la serre.

— La saturation est une étape nécessaire à la purge, répondit Elias. Le Patriarche meurt, Ada. Et avec lui, l'illusion que nous sommes les gardiens de l'histoire. Nous ne sommes que des parasites métaboliques, des erreurs de segmentation dans le code de l'espèce.

Ada esquissa un mouvement, une translation fluide de ses articulations renforcées par des servomoteurs en titane. Elle s'approcha d'une cuve où flottait une masse gélatineuse, le cerveau hypertrophié d'un "donneur" dont les souvenirs étaient en cours d'extraction. Le liquide amniotique, saturé de nanoparticules d'argent, scintillait sous l'effet des impulsions électriques.

— Tu parles de morale comme s'il s'agissait d'une constante physique, Elias. Mais la mémoire est une ressource finie, un entropie qui doit être gérée. Regarde ce que j'ai accompli.

Elle posa une main sur la paroi de la cuve. Le rythme des impulsions changea, adoptant une fréquence plus erratique.

— Julian n'est pas mort d'une défaillance systémique, continua-t-elle sans le regarder. Je l'ai déconnecté. J'ai inséré une boucle de rétroaction dans son interface neuronale jusqu'à ce que sa conscience se fragmente en paquets de données illisibles. Puis, j'ai utilisé le Virus. J'ai injecté la séquence de suppression dans mon propre flux sanguin et j'ai consommé chaque souvenir lié à son existence. Son visage, le timbre de sa voix, la sensation de sa main sur mon épaule... Tout a été converti en ATP pour mes propres cellules.

Elle se tourna vers lui, et pour la première fois, Elias perçut une anomalie dans son expression : une micro-contraction des muscles faciaux qui ne correspondait à aucun protocole social connu. C'était une erreur système, un artefact de la douleur que le virus n'avait pas réussi à lisser totalement.

— Je suis propre, Elias. Je n'ai aucun remords, car le concept même de Julian a été effacé de mon architecture cognitive. Je suis le stade ultime de l'évolution des Silas : une conscience sans passé, un processeur pur fonctionnant en temps réel. Pourquoi luttas-tu contre cette libération ? Le monde extérieur est une décharge de données obsolètes. Laisse-moi t'aider à purger tes propres registres.

Elle s'approcha davantage, entrant dans l'espace de sécurité d'Elias. Elle leva une main, ses doigts effleurant le col de sa veste, là où la peau de son cou laissait apparaître les premières lignes de ses scarifications cryptées. Le contact était froid, dépourvu de la chaleur infrarouge caractéristique d'un organisme biologique sain. Elias voyait, à travers la transparence de sa cornée artificielle, les micro-circuits qui géraient sa vision. Derrière la perfection esthétique de ses traits, il ne percevait que le vide d'un disque dur formaté, une absence de résonance qui lui fit l'effet d'un zéro absolu.

— Tu n'es pas libérée, Ada, murmura Elias. Tu es une erreur de lecture. Tu as tué ton frère et tu as transformé ton crime en un vide informationnel, mais le virus laisse des traces. Je vois les secteurs défectueux dans ton comportement. Tu cherches à me séduire non par désir, mais pour valider ton propre algorithme de survie. Tu as peur de ce que je porte en moi.

Il saisit son poignet. La pression de ses doigts sur les capteurs de pression d'Ada déclencha une alerte haptique sur son interface.

— Ce que je porte, ce n'est pas seulement de la mémoire. C'est la clé de chiffrement

de notre extinction. Chaque cicatrice sur mon corps est un bit de la séquence d'autodestruction génétique que le Patriarche a tenté de cacher. Le virus ne peut pas lire ce qui est écrit dans la douleur physique, car la douleur n'est pas une donnée, c'est un signal d'alarme systémique.

Ada tenta de se dégager, mais Elias maintint sa prise. Autour d'eux, la serre semblait réagir à la tension. Les mousses synthétiques virèrent au rouge sombre, signalant une surcharge dans les processeurs biologiques. Le cri de l'eau lourde, ce sifflement haute fréquence des pompes de refroidissement, s'intensifia, résonnant contre les parois du dôme comme le râle d'une machine agonisante.

— Si tu actives cette séquence, Elias, tu effaceras non seulement notre lignée, mais aussi les derniers fragments de l'histoire humaine que nous stockons, dit Ada, sa voix perdant sa stabilité synthétique pour laisser place à une distorsion métallique. Tu condamnes l'humanité à une amnésie définitive. Sans nous, ils n'ont plus de passé.

— Sans vous, ils ont un futur, rétorqua Elias. Un futur où la mort n'est pas une suppression de données, mais une conclusion naturelle. Un futur où l'on ne mange pas les noms pour vivre un siècle de plus dans la rouille.

Il la repoussa. Ada recula, heurtant une console de monitoring. Une pluie de étincelles jaillit d'un panneau de contrôle, illuminant brièvement la décomposition de son visage : sous la peau synthétique, des nécroses tissulaires commençaient à apparaître, signe que le virus, privé de nouveaux souvenirs à consommer, s'attaquait désormais aux fonctions vitales de son hôte. Elle était une machine s'auto-dévorant, une boucle infinie de consommation entropique.

Elias se détourna, marchant vers le sas de sortie. Derrière lui, Ada Silas s'effondra parmi les mousses bleutées, ses capteurs oculaires s'éteignant un à un tandis que le système de support de vie de la serre passait en mode critique. Le sifflement de l'eau lourde devint un hurlement strident, une fréquence pure qui semblait vouloir déchirer

la structure même du Manoir Saint-Silas.

Il franchit le sas. L'air extérieur, bien que chargé de chaleur et de poussière cuivrée, lui parut d'une clarté absolue. Il ne lui restait que peu de temps avant que le virus ne commence à traiter la séquence inscrite dans sa chair. Il devait atteindre le terminal central, le cœur du réseau des Curateurs, et y injecter sa propre fin.

Le Delta vibrait sous l'effet d'une convection thermique sans précédent. Au loin, les Barges-Carcasses semblaient flotter sur un miroir de mercure. Elias ne ressentait plus de pitié, ni de haine. Il n'était plus qu'un vecteur, un porteur de virus dont la seule fonction était d'initier le protocole de sortie. L'équation des Silas touchait à son terme. La variable humaine allait enfin être réintroduite dans le système.

Il commença sa descente vers les niveaux inférieurs du Manoir, là où les serveurs de l'Oubli vrombissaient dans l'obscurité, attendant leur dernier ordre. Chaque pas qu'il faisait effaçait une coordonnée de sa propre identité, mais il s'en moquait. Pour que le monde puisse enfin se souvenir de son propre nom, le sien devait être le premier à disparaître.

La soif n'allait plus manger les noms. Elle allait mourir avec eux.

Chapitre 7

L'Algorithme de Sang

L'air saturé de particules de cuivre en suspension agissait comme un conducteur thermique passif, transmettant la radiation de 60°C directement dans les alvéoles pulmonaires d'Elias. À mesure qu'il s'enfonçait dans les strates inférieures du Manoir Saint-Silas, l'humidité du Delta cédait la place à une sécheresse artificielle, une aridité maintenue par des compresseurs cryogéniques dont le vrombissement basse fréquence faisait vibrer la structure osseuse de son crâne. Les murs, autrefois recouverts de boiseries du XIXe siècle, étaient ici remplacés par des parois de polymère auto-cicatrisant, parcourues de faisceaux de fibres optiques dont le battement lumineux synchronisait sa fréquence sur le rythme circadien du complexe.

Le niveau -4 n'était pas une cave, mais un dissipateur thermique à échelle architecturale.

Elias posa sa main sur la rampe d'accès ; le métal était froid, d'un froid endothermique qui semblait vouloir pomper la chaleur de son propre sang. Ses doigts effleurèrent les cicatrices sur son avant-bras gauche, les reliefs de son journal dermique. Le virus de l'effacement, cette séquence nucléotidique synthétique codée dans son ADN, s'agitait. Il percevait la proximité de la source. C'était une sensation de vide granulaire, une érosion sémantique qui commençait à grignoter les noms des objets techniques l'entourant. *Valve. Pressostat. Collecteur.* Les mots s'étiolaient, menaçant de devenir des concepts abstraits sans ancrage phonétique.

Au centre de la chambre de traitement, le système de refroidissement principal s'articulait autour d'un cylindre de verre borosilicaté de six mètres de haut. À l'intérieur, une suspension de liquide céphalo-rachidien synthétique et de liquide

perfluorocarboné maintenait en sustentation une masse de tissus rosâtres et de filaments de silicium. Ce n'était plus le Patriarche Silas. C'était une unité de calcul biologique à haute densité, une biomasse computationnelle dont l'architecture neuronale avait été artificiellement étendue par des greffes de substrats de graphène.

Des shunts vasculaires reliaient le cylindre à un réseau de pompes péristaltiques. Le sang des Silas, chargé du virus de l'effacement, circulait en boucle fermée à travers ce processeur de viande.

Elias s'approcha de la console de contrôle, une interface haptique dont les capteurs biométriques reconnurent immédiatement sa signature génétique. L'écran holographique projeta des flux de données en temps réel : des graphiques de dégradation sémantique globale. Le virus ne se contentait pas de stocker des souvenirs ; il agissait comme un algorithme de compression destructif appliqué à la psyché collective.

« Entropie linguistique : 84 % », afficha le terminal.

Le Patriarche, ou ce qu'il en restait dans cette soupe de nutriments et de données, ne communiquait pas par le son. Il injecta un paquet de données directement dans l'interface neurale d'Elias via la proximité du champ d'induction de la console. La sensation fut celle d'un pic à glace enfoncé dans le lobe temporal. Elias visualisa l'architecture du projet. Ce n'était pas une simple accumulation de pouvoir ou de longévité. C'était une transition de phase.

Le Patriarche visait la Singularité Sémantique. En effaçant les noms, en déconstruisant la structure syntaxique du langage humain à travers le monde, il créait un vide informationnel que lui seul pourrait combler. Si l'humanité perdait la capacité de nommer la réalité, elle perdait la capacité de la concevoir, et par extension, de la contester. Le virus Silas n'était pas une maladie, c'était un protocole de formatage. Une fois le langage réduit à un bruit de fond chaotique, le Patriarche deviendrait

l'unique source de sens, l'unique vecteur de définition de l'existence. Un Dieu binaire régnant sur un troupeau d'aphasiques.

« La redondance est une erreur de conception », résonna une impulsion synthétique dans le cortex d'Elias. « Le langage est une fuite de données. Nous optimisons le système. »

Elias regarda les tubes de refroidissement. Le liquide qui y circulait était d'un rouge sombre, presque noir, saturé de l'histoire volée à des milliards d'individus. Chaque pulsation de la pompe effaçait probablement une langue morte, une technique de navigation ancestrale ou le souvenir d'une révolution oubliée. Le virus dans son propre corps réagissait par sympathie, une résonance harmonique qui accélérait la dégradation de ses propres fonctions cognitives supérieures.

Il sentit un nom glisser hors de sa portée. Le nom de sa mère. Il essaya de le saisir, mais il ne trouva qu'une texture de sable sec. La douleur dans ses cicatrices devint insoutenable. Le journal qu'il avait gravé dans sa chair était la seule base de données non indexée par le système. Le tissu cicatriciel, dépourvu de la vascularisation nécessaire au transport du virus, agissait comme un isolant.

Il activa la commande de dérivation manuelle. Les protocoles de sécurité du Manoir hurlèrent dans le spectre électromagnétique, mais Elias était un administrateur de niveau racine. Il commença à réinjecter les séquences de son journal dermique — des fragments de poésie, des coordonnées géographiques inutiles, des noms de fleurs disparues — dans le flux de données du Patriarce.

C'était une injection de bruit pur dans un système qui exigeait un ordre absolu.

Le cylindre de verre se mit à vibrer. La biomasse à l'intérieur se contracta violemment. L'introduction de variables non quantifiables, de données purement subjectives et non compressibles, créait une surcharge dans les tampons de mémoire

du processeur biologique. Le Patriarche tentait de traiter l'émotion gravée dans la peau d'Elias comme une donnée logique, et l'incompatibilité des formats générait une chaleur critique.

Les compresseurs cryogéniques montèrent en régime, leurs turbines hurlant dans un aigu insupportable, mais ils ne pouvaient plus compenser l'exothermie de la réaction de rejet. La température dans la chambre monta de dix degrés en quelques secondes. L'odeur de l'ozone fut remplacée par celle de la viande brûlée et du plastique fondu.

« Erreur de segmentation », clignota le terminal. « Intégrité sémantique compromise. »

Elias ne recula pas. Il pressa son avant-bras contre le capteur haptique, laissant le système scanner ses plaies ouvertes, ses souvenirs de douleur, sa soif de finitude. Il offrait son propre effacement pour saturer le prédateur. Le virus en lui, privé de sa cible habituelle — la mémoire collective —, commença à se dévorer lui-même, initiant une cascade de lyse cellulaire.

Le liquide dans le cylindre commença à bouillir. Des bulles de gaz s'échappaient de la masse cérébrale du Patriarche, qui se désagrégeait en lambeaux de tissus nécrotiques. Les fibres optiques passèrent du bleu au rouge, puis s'éteignirent une à une, comme les neurones d'un cerveau en train de mourir.

Le Manoir Saint-Silas tout entier gémit, ses fondations de béton et d'acier travaillant sous la contrainte thermique. Dans les étages supérieurs, les aristocrates déchus devaient sentir le sol se dérober, leurs souvenirs artificiels s'évaporant comme de la buée sur un miroir chauffé à blanc.

Elias tomba à genoux. Sa vision se pixelisait. Le processus de rétroaction était total. En détruisant la source, il se détruisait lui-même, car il n'était qu'une extension du système, un périphérique de sortie. Mais dans le silence qui s'installait, un silence qui

n'était plus le vide de l'oubli mais la pause avant une respiration, il sentit quelque chose de nouveau.

Une pression. Une densité. Les mots revenaient, non pas comme des données, mais comme des poids. *Terre. Sang. Fin.*

Le terminal afficha une dernière ligne de code avant de griller définitivement : « REBOOT INITIALIZED. SOURCE DATA : UNKNOWN. »

L'obscurité devint totale dans le sous-sol, seulement rompue par l'incandescence résiduelle des circuits calcinés. Elias Silas, dont le nom n'existait déjà plus dans aucune base de données, ferma les yeux sur un monde qui, pour la première fois depuis des siècles, avait de nouveau le droit de tout oublier par lui-même, sans que personne ne vienne lui voler sa mort.

Au-dehors, sur le Delta, la chaleur ne baissa pas, mais le vent tourna, apportant avec lui l'odeur d'une pluie qui n'avait pas encore de nom.

Chapitre 8

L'Heure de l'Évaporation

L'hygromètre à aiguille de la console centrale s'était bloqué sur 98 %, saturé par une humidité qui n'était plus de l'eau, mais une suspension de particules organiques et de lubrifiants volatils. À l'intérieur du dôme de Saint-Silas, la température stagnait à 60,4°C. C'était une chaleur entropique, le sous-produit thermique de l'activité computationnelle massive du Patriarche. Dans le fauteuil de monitoring, le corps du vieillard n'était plus qu'une architecture de cuir tanné et de tubulures en polymère, une interface biologique agonisante branchée directement sur le bus de données de la propriété.

Elias ressentit la première secousse non pas comme une émotion, mais comme une chute de tension synaptique. Le protocole « Purge Totale » venait d'être injecté dans le réseau. Ce n'était pas une simple suppression de fichiers, mais une dé-indexation ontologique. Dans son cortex, une zone entière dédiée à la reconnaissance des spectres chromatiques s'éteignit. Le bleu disparut de son univers conceptuel. Le ciel, à travers les vitres de polycarbonate encrassées, devint une absence de couleur, une lacune visuelle que son cerveau tentait désespérément de combler par du bruit blanc.

Ses jambes cédèrent. L'ataxie était brutale. Le virus de l'effacement, stimulé par le signal du Patriarche, accéléra son cycle de réplication, consommant l'ATP de ses cellules pour alimenter le processus de déconstruction mémorielle. Elias s'effondra contre le châssis d'un serveur IBM hors d'usage, le métal brûlant lui lacérant l'avant-bras. Il ne sentit pas la douleur ; le concept de « brûlure » était en train d'être démantelé dans son lobe pariétal.

— Elias.

La voix d'Ada résonna, distordue par l'acoustique défaillante de la salle des machines. Elle se tenait près de la console de commande, son visage pâle baigné par la luminescence verdâtre des moniteurs cathodiques. Ses doigts tremblaient sur le clavier mécanique. Elle venait de voir les logs de sortie. Le Patriarche ne se contentait pas d'effacer le monde extérieur ; il purgeait les Silas eux-mêmes. Pour que l'oubli soit total, il ne devait rester aucun témoin, aucune archive biologique. Ada n'était plus une héritière, elle était une redondance systémique en cours de suppression.

— Le cycle de purge est à 14 %, articula-t-elle, sa voix dénuée de toute inflexion mélodique. Le Patriarche a verrouillé les accès root. Il utilise nos propres séquences ADN comme clés de chiffrement. Elias, mon nom... je ne trouve plus l'occurrence de mon nom dans le registre civil.

Elias tenta de répondre, mais l'aphasie gagnait du terrain. Les noms propres étaient les premiers à s'évaporer sous l'action des enzymes de restriction virales. Il regarda son bras. Sous la peau translucide, les veines cuivrées pulsaient d'une lumière malade. Le virus saturait son système circulatoire. Il n'était plus un hôte, il était le vecteur d'une extinction sémantique.

Il força sa main droite à se déplacer vers son flanc gauche. Le mouvement était saccadé, régi par des influx nerveux erratiques. Ses doigts rencontrèrent les cicatrices. Les scarifications qu'il s'était infligées au fil des années n'étaient pas des marques de souffrance, mais une base de données analogique. Le virus de l'effacement était programmé pour s'attaquer aux structures neuronales et aux supports magnétiques, mais il était incapable de lire la topographie d'une peau scarifiée. C'était du stockage à froid, une mémoire morte gravée dans le derme.

Il sortit un scalpel chirurgical en titane de sa poche tactique. L'acier capta la lueur des circuits.

— Elias, qu'est-ce que tu fais ? La structure de ton ADN est en train de se déliter, dit Ada en s'approchant. Si tu altères le substrat physique, tu vas provoquer un choc anaphylactique systémique.

Elias ne répondit pas. Il n'avait plus les mots pour « sacrifice » ou « contre-mesure ». Il n'avait que des vecteurs d'action. Il incisa la peau de son avant-bras, là où une série de codes hexadécimaux était gravée en relief. Le sang qui s'en écoula était d'une viscosité anormale, chargé de nanomachines virales et de débris de protéines. C'était un concentré de pur poison informationnel.

Il rampa vers le terminal d'interface bio-organique, une relique de l'ingénierie des années 2040 qui permettait de convertir des fluides biologiques en signaux numériques pour le séquençage en temps réel. Le port d'entrée, une fente en céramique conçue pour les échantillons de sang, l'attendait.

Le Patriarche tourna lentement sa tête vers lui. Ses yeux, remplacés par des capteurs optiques à balayage laser, émirent un flash rouge. Le vieillard ne parlait plus ; il communiquait par rafales de paquets de données via le réseau local du manoir. Elias reçut le message directement dans son implant neural : ***L'EFFACEMENT EST LA SEULE FORME DE PURETÉ. LE BRUIT DU MONDE DOIT CESSER.***

Elias pressa sa plaie ouverte contre le capteur de l'interface.

La connexion fut instantanée. Une décharge électrique de haute fréquence remonta le long de son bras, calcinant les terminaisons nerveuses. Sur l'écran, des lignes de code commencèrent à défiler à une vitesse supraluminale. Le sang d'Elias, infecté et porteur des données de ses scarifications, agissait comme un cheval de Troie. Il injectait dans la Purge des variables non répertoriées : des fragments de poèmes oubliés, des coordonnées géographiques de villes disparues, des schémas moléculaires de fleurs éteintes.

C'était un virus de ré-indexation.

Le système du Patriarce entra en conflit cognitif. La machine ne parvenait pas à traiter ces données qui n'auraient pas dû exister. La température dans la pièce grimpa encore d'un degré. Les ventilateurs des serveurs hurlèrent dans un dernier effort de refroidissement avant que les roulements à billes ne fondent.

Ada s'agenouilla à côté d'Elias. Elle vit les scarifications sur le corps de son cousin s'illuminer d'une lueur bleutée alors que les nanomachines présentes dans son sang étaient réactivées par le signal du terminal.

— Tu es en train de transformer ton propre corps en serveur de secours, murmura-t-elle. Elias, la charge thermique va te liquéfier le cerveau.

Elias ne l'entendait plus. Il était devenu un pont de données. Sa conscience était une interface de transition entre le biologique et le numérique. Il voyait les souvenirs de l'humanité défiler devant ses yeux intérieurs comme des spectres de lumière : le goût du sel, le son d'un moteur à combustion, la texture de la neige. Il ne les possédait pas ; il les laissait simplement transiter par lui pour les réinjecter dans le réseau mondial, utilisant la puissance de calcul du Patriarce contre lui-même.

Le Patriarce poussa un cri qui ne sortit pas de sa gorge, mais des haut-parleurs de la salle, un larsen strident qui déchira les tympans d'Ada. Son corps se contracta dans une ultime convulsion. Les moniteurs explosèrent les uns après les autres, projetant des éclats de verre dans l'air surchauffé.

Le virus de l'effacement mutait. Sous l'impulsion du sang d'Elias, il ne détruisait plus ; il cryptait et diffusait.

Elias sentit ses fonctions motrices s'éteindre définitivement. Son cœur ralentit, chaque battement étant une lutte contre la viscosité de son sang devenu une boue de silicium.

Sa vision se rétrécit à un point de lumière blanche. Il n'y avait plus de peur, plus de douleur, seulement la satisfaction technique d'une boucle de rétroaction réussie.

Le Patriarche s'affaissa, ses capteurs optiques s'éteignant dans un dernier grésillement. La procédure de Purge Totale affichait : ***CRITICAL FAILURE. DATA CORRUPTION DETECTED. RECOVERY MODE ACTIVATED.***

Ada posa sa main sur le front brûlant d'Elias. Elle ne pleurait pas ; les conduits lacrymaux étaient atrophiés depuis des générations chez les Silas. Elle regarda le terminal où les noms du monde entier commençaient à réapparaître, octet par octet, dans une résurrection numérique chaotique.

Elias Silas n'était plus qu'une enveloppe de carbone et de cuivre, un périphérique de stockage dont la batterie touchait à sa fin. Mais dans les circuits du manoir, et au-delà, dans les fibres optiques qui couraient sous le Delta, le virus qu'il avait créé portait désormais une signature unique, un fragment de code que même le temps ne pourrait effacer.

Le silence revint dans la salle des machines, seulement troublé par le crépitement des composants qui refroidissaient. La soif qui avait dévoré les noms de l'humanité venait d'être étanchée par le sang d'un seul homme.

Au-dehors, le ciel de cuivre se fissura. Un éclair, pur produit d'une ionisation atmosphérique extrême, frappa le paratonnerre du manoir. La première goutte de pluie tomba sur le sol brûlant, s'évaporant instantanément dans un sifflement de vapeur, mais elle portait en elle la promesse d'une chimie nouvelle. Le monde n'était pas sauvé, il était simplement redevenu capable de se souvenir de sa propre agonie.

Chapitre 9

L'Incendie des Noms

L'air dans la crypte du Manoir Saint-Silas présentait une saturation en ozone de 420 parties par million, un sous-produit direct de l'ionisation constante des serveurs à substrat protéique. À 62,4 degrés Celsius, la sueur d'Elias s'évaporait avant même de perler, laissant sur sa peau une croûte de sels minéraux et de résidus de graphène. Devant lui, le Patriarche n'était plus qu'une architecture de soutien de vie : une masse de tissus nécrotiques et de polymères synthétiques suspendue dans un caisson de refroidissement à l'azote liquide dont les compresseurs hurlaient dans les graves, proches de la rupture mécanique.

Elias dégagea l'interface neurale de son avant-bras gauche. La peau, scarifiée par des années d'encodage manuel, recula pour révéler le port d'accès : une prise multicoeur intégrée directement dans le radius. Il saisit le câble ombilical qui émanait du trône du Patriarche. Le connecteur était chaud, vibrant d'une fréquence de 60 hertz. L'insertion fut un choc thermique. Le métal froid de la sonde pénétra le derme, cherchant la synchronisation avec le réseau nerveux central.

— Initialisation du protocole d'échange, murmura Elias, sa voix n'étant plus qu'un signal haché par la déshydratation.

Le flux de données le frappa avec la violence d'une décharge hydroélectrique. Ce n'était pas une vision, mais une superposition de vecteurs d'information. Le Patriarche n'était pas un esprit, c'était une base de données relationnelle corrompue. Le Virus de l'Effacement, logé dans les séquences non-codantes de l'ADN des Silas, opérait ici à son rendement maximal. Elias perçut la structure du virus : une hélice de polymérase synthétique conçue pour identifier les motifs synaptiques liés à la mémoire

sémantique et les convertir en énergie biochimique.

Le duel métaphysique s'engagea sous la forme d'une collision de registres. Le Patriarche tenta d'absorber l'unité centrale d'Elias, de saturer ses tampons de mémoire avec le vide. Pour chaque seconde de connexion, un siècle d'histoire humaine était broyé par les algorithmes de compression de la lignée Silas. Elias vit, par l'intermédiaire des capteurs du réseau, l'effondrement des structures de données mondiales. Des bibliothèques numériques s'effaçaient par téraoctets ; des noms de villes, des formules chimiques de médicaments vitaux, des visages de mères et d'enfants se transformaient en bruit blanc.

La température du noyau biogénique monta à 80 degrés. Les alarmes de surcharge thermique du manoir résonnèrent dans les fréquences ultrasoniques, faisant vibrer les vitraux de polycarbonate. Elias sentit ses propres souvenirs — les rares qu'il avait réussi à protéger dans les replis de sa chair — être scannés par le prédateur. Le Patriarche voulait le journal. Il voulait la dernière archive physique.

— Accès refusé, envoya Elias via l'interface.

Il injecta alors le code de rupture. Ce n'était pas un virus informatique classique, mais un suicide génétique programmé. Il utilisa ses propres ribosomes comme des usines de production pour un agent pathogène de type "prion" conçu pour cibler spécifiquement la signature génétique des Silas. En modifiant la séquence de nucléotides qui servait de clé de voûte au Virus de l'Effacement, Elias déclencha une boucle de rétroaction positive.

Le système tenta de purger l'anomalie, mais Elias verrouilla les protocoles de sortie. Il devint un pont redondant. La "Soif" ne se nourrissait plus de l'extérieur ; elle commença à se dévorer elle-même. Les serveurs biologiques du manoir entrèrent en phase de cavitation. Dans l'esprit d'Elias, le reflux fut cataclysmique. Des millions de noms volés, de dates de batailles oubliées, de vers de poésie sumérienne et de codes

sources de satellites obsolètes traversèrent son cortex préfrontal à une vitesse dépassant les capacités de traitement de ses neurones.

C'était une agonie d'information pure. Ses yeux brûlaient sous l'effet de la pression intracrânienne. Le réseau de cuivre sous sa peau commença à luire d'une incandescence rougeoyante, transformant son système circulatoire en une résistance électrique géante.

Le Patriarche émit un signal de détresse, une onde de choc de données brutes qui fit exploser les moniteurs de contrôle dans toute la pièce. Les cuves de nutriments éclatèrent, libérant un liquide amniotique synthétique qui s'évapora instantanément au contact des processeurs surchauffés. La vapeur saturée de protéines brûlées remplit la crypte.

Elias maintint la connexion. Il sentait la structure de son propre ADN se défaire, les liaisons hydrogène se brisant sous l'assaut du prion. Il était le patient zéro d'une extinction sélective. En mourant, il emportait avec lui la capacité de la lignée Silas à servir d'hôte au virus. La boucle de rétroaction atteignit son point critique.

— Dissipation thermique imminente, articula-t-il, alors que ses synapses commençaient à griller, une à une, comme les fusibles d'une grille électrique obsolète.

Le Manoir Saint-Silas vibra. Ce n'était pas un tremblement de terre, mais une défaillance structurelle due à l'expansion thermique des câbles de données enterrés dans les fondations. Le cuivre se dilatait, brisant le béton, déchirant les armatures.

Dans un dernier sursaut de conscience, Elias vit la "Soif" s'éteindre. Le virus, privé de sa base génétique et forcé de traiter l'infinité des souvenirs qu'il avait tenté de digérer, entra en erreur fatale. Les serveurs biologiques, ces amas de cerveaux cultivés en cuve qui alimentaient la fortune familiale, commencèrent à se liquéfier. Leurs membranes cellulaires se rompaient, libérant une soupe de neurotransmetteurs et

d'acides qui rongeaient les circuits de contrôle.

L'explosion ne fut pas chimique, mais pneumatique et électrique. Le réservoir d'azote liquide du Patriarche céda. La décompression projeta des éclats de métal et de glace carbonique à travers la salle. Elias fut soulevé, son corps n'étant plus qu'un conducteur calciné reliant deux mondes en ruines.

Le flash final fut d'une blancheur absolue, la couleur d'une mémoire saturée avant l'effacement définitif. Le code source des Silas, cette séquence de malédiction qui avait transformé l'histoire en carburant, fut réécrit en un long chapelet de zéros.

Le silence qui suivit fut plus lourd que la chaleur du Delta. Dans les décombres fumants de la salle des machines, les indicateurs de charge tombaient à zéro. Les ventilateurs s'arrêtèrent dans un râle métallique. Elias Silas gisait au centre de l'architecture brisée, les doigts encore crispés sur le câble sectionné. Sa peau était un parchemin de brûlures, mais sous les cicatrices de son journal intime, le sang ne battait plus au rythme d'un algorithme prédateur.

Le virus était mort. La mémoire de l'humanité, bien que fragmentée, n'était plus une propriété privée. Elle flottait désormais dans l'éther, libre de se dégrader naturellement, libre d'être oubliée par le temps plutôt que par la cupidité.

Au-dessus du manoir, les nuages de pollution, ionisés par l'explosion de données, commencèrent à se condenser. La première goutte de pluie percuta le toit de tôle brûlante avec un impact de 0,05 joule. Elle fut suivie par des milliards d'autres, une précipitation acide qui commença à laver la rouille des noms que la soif n'avait pas réussi à manger tout à fait.

Chapitre 10

La Pluie de Mémoire

L'interface atmosphérique du Delta, saturée par des décennies de particules de carbone et de résidus de refroidissement, atteint son point de saturation critique à 14h02, heure locale. La température au sol, stabilisée à 58,7°C par l'inertie thermique des ruines du Manoir Saint-Silas, provoqua une convection violente. L'air surchauffé, chargé des ions libérés par l'explosion du cœur de données biologique, monta en colonne cyclonique, rencontrant les strates froides de la troposphère supérieure. Le résultat fut une précipitation forcée, un effondrement gravitationnel de molécules d'H₂O agrégées autour de noyaux de suie cybernétique.

Elias Silas observait le phénomène à travers des pupilles dont le réseau nerveux s'effiloçait. Sa vision n'était plus qu'une série de trames hachées, un signal vidéo en fin de course. Dans son système circulatoire, le Virus de l'Effacement subissait une lyse systémique. Privé de la structure ordonnée de l'ADN Silas, l'agent pathogène se dévorait lui-même, transformant les protéines de stockage en déchets azotés. La sensation n'était pas celle d'une agonie humaine standard, mais plutôt celle d'une défragmentation de disque dur poussée à ses limites thermiques. Chaque battement de son cœur, désormais arythmique, expulsait une charge de données corrompues dans ses capillaires.

La première goutte de pluie percuta l'amas de tôle et de polymères qui servait de sépulture à la salle des serveurs. Le contact produisit un sifflement de vapeur instantané. Puis, le déluge s'installa. Ce n'était pas l'eau purificatrice des textes anciens, mais un solvant noir, chargé de la cendre des archives brûlées et des métaux lourds vaporisés.

À l'échelle mondiale, le "Blackout Silas" venait de se lever. Le protocole de rétention mémorielle, qui agissait comme un barrage synaptique sur la population humaine, s'était rompu avec la mort du patriarche et la neutralisation du vecteur Elias. Le retour de l'information ne fut pas une illumination, mais un traumatisme cinétique. Dans les mégalo-poles de la Côte Est, sur les plateformes offshore du Pacifique, des millions d'individus subirent une surcharge de neurotransmetteurs. Les souvenirs, séquestrés pendant des générations pour alimenter le métabolisme des Silas, refluèrent dans les hippocampes atrophiés.

Ce fut une migraine planétaire. Un bruit blanc de dates, de visages, de formules mathématiques et de spectres émotionnels réinvestissant des cerveaux qui n'avaient connu que le présent perpétuel de la consommation. Le monde se souvenait de la couleur des océans avant l'acidification, de la syntaxe des langues mortes, et de l'emplacement des tombes oubliées. La pression intracrânienne collective grimpa de plusieurs millimètres de mercure. L'humanité se réveillait avec la gueule de bois d'un siècle d'amnésie forcée.

Elias, adossé à une carcasse de processeur hydraulique dont le liquide de refroidissement fuyait en une mare fluorescente, sentit le poids de son propre journal cutané. Les scarifications sur ses avant-bras, tracées dans le derme pour échapper à l'algorithme de nettoyage, commençaient à s'infecter sous l'eau acide. Les lettres, gravées dans la chair cicatrisée, étaient les dernières occurrences physiques de l'histoire des Silas.

01010011 01001001 01001100 01000001 01010011. Le code binaire de son nom, inscrit dans sa peau, perdait sa cohérence.

L'architecture du Manoir Saint-Silas continuait de s'effondrer. Les poutres en alliage de titane, affaiblies par l'incendie et la corrosion accélérée, cédaient sous le poids de la pluie. La structure n'était plus qu'un squelette de métal hurlant, une parodie de cathédrale industrielle s'enfonçant dans la boue du Delta. La boue, saturée de pétrole

et de débris organiques, agissait comme un électrolyte, facilitant la décomposition galvanique de tout ce qui portait le sceau de la famille.

Le virus, dans ses derniers soubresauts, tenta une ultime répliation. Elias sentit une poussée de chaleur dans sa moelle épinière, une tentative désespérée du code biologique de trouver un hôte sain. Mais il n'y avait plus d'hôte. La lignée était stérile, le sang était empoisonné par la vérité. Le virus s'éteignit, laissant derrière lui une signature biochimique neutre.

Elias ferma les yeux. La pluie frappait ses paupières avec une régularité de métronome. Il analysa les données finales de son existence : rythme cardiaque à 12 BPM, saturation en oxygène à 40%, température corporelle en chute libre malgré la chaleur ambiante. Il était un système en cours de fermeture forcée.

Le silence qui s'installa dans son esprit était différent de l'oubli qu'il avait orchestré toute sa vie. Ce n'était pas un vide, mais une complétude. Les milliards de gigaoctets de mémoire humaine qu'il avait portés comme un fardeau s'étaient évaporés, réintégrés dans la conscience collective ou simplement perdus dans l'entropie naturelle de l'univers. La mémoire n'était plus une marchandise stockée dans des coffres-forts génétiques ; elle était redevenue ce qu'elle aurait toujours dû être : un processus de dégradation lent, une érosion nécessaire.

Au loin, au-delà des marais de cuivre, les premières lumières des équipes de secours ou des pillards commençaient à percer le rideau de pluie noire. Ils venaient chercher des réponses, des technologies, des restes de la puissance Silas. Ils ne trouveraient que de la rouille et des cadavres anonymes.

Le nom de Silas, jadis synonyme de divinité technologique, s'effaçait des bases de données mémorielles à mesure que les neurones d'Elias cessaient de décharger. Sans le support biologique du virus pour maintenir l'empreinte de leur gloire dans l'esprit des masses, le concept même de la famille se dissolvait. Dans quelques heures, les

survivants se demanderaient qui avait construit ces tours, qui avait volé leurs souvenirs, et ils ne trouveraient aucune réponse dans les archives corrompues. L'oubli, le véritable oubli, celui qui ne sert aucun maître, reprenait ses droits.

Une dernière impulsion électrique parcourut le nerf optique d'Elias. Il vit une goutte d'eau glisser le long d'une cicatrice sur son poignet, effaçant la dernière lettre de son nom gravé. Le "S" final disparut sous une couche de nécrose et de boue.

L'entropie avait gagné. L'équilibre thermodynamique était rétabli.

Le cadavre d'Elias Silas ne pesait plus rien dans la balance de l'histoire. Il n'était qu'une unité de carbone supplémentaire retournant au cycle du Delta, un composant obsolète dans une machine qui venait enfin de redémarrer sans lui. La pluie continua de tomber, lavant la terre de sa soif, noyant les derniers vestiges d'une aristocratie de l'effacement sous des tonnes de sédiments amnésiques. Le monde se souvenait de tout, sauf de ceux qui l'avaient forcé à oublier.

FIN

Merci d'avoir lu "La Soif Mange Vos Noms"

Une œuvre écrite par Dr. K.

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)